

LA PREMIÈRE NUIT D'AMOUR D'UN COUPLE GAY

Quand la confiance s'instaure dans la relation...

Dans le cadre d'une enquête sur les modes de vie des couples gays (1), divers interlocuteurs racontent leur rencontre avec leur compagnon, des premiers instants à la première nuit passée. L'occasion d'évoquer l'utilisation du préservatif...

Toutes les premières nuits sont différentes. D'abord celles dont on sait, avant même qu'elles ne commencent, qu'elles seront les seules. Pour diverses raisons, on ne souhaite pas s'engager dans une relation amoureuse, on veut simplement passer un moment agréable avec un autre homme. Alors on sort ou on « surfe » à la recherche de cet autre, disponible pour la soirée, voire pour la nuit.

Il y a les premières nuits dont on ne connaît pas l'issue. Dans une soirée chez des copains ou dans un bar, les regards se croisent, les barrières tombent et les langues se délient. On se plaît, on se parle, on se séduit. La soirée se termine et la nuit ne fait que commencer. On accepte l'invitation de cet homme pour un « dernier verre » chez lui. Les corps peuvent alors se toucher. Et si cette première nuit n'est pas la seule, les suivantes seront des répétitions agréables qui ne déboucheront pas sur une histoire d'amour qui dure. Puis il y a les premières nuits « fondatrices », celles qui annoncent une histoire durable. La rencontre a lieu dans un bar, sur Internet ou chez des amis... On se parle depuis quelques heures, les yeux et les lèvres se sourient, le ton de la discussion prend des allures de confiance. La soirée touche à sa fin mais on ne veut pas interrompre la conversation, par peur de rompre

le charme et on hésite sur la marche à suivre. L'ombre du « coup d'un soir » plane sur la première nuit. Alors, pour éloigner ce risque, on échange les numéros de téléphone en se promettant de se revoir sous peu, peut-être le lendemain ? Ou bien on prend le risque de continuer la soirée (ou la nuit), seuls, dans un lieu plus favorable à la confiance, chez l'un ou chez l'autre. Vient alors le premier baiser, car le premier baiser a lieu à l'abri du regard des autres, tous les hommes interrogés le disent.

Dans le cadre cette enquête, nos interlocuteurs livrent spontanément un récit chronologique relatant les circonstances de la rencontre, le déroulement de la première soirée et la manière dont leur relation a commencé. Ils ne racontent la première nuit que s'ils sont interrogés ; ils disent alors comment ils se sont retrouvés dans l'appartement avec cet homme devenu depuis leur compagnon, puis parlent des premiers baisers et des premières caresses, et c'est tout... S'ils rentrent dans le détail des gestes de la première nuit d'amour, c'est parce qu'ils y sont invités. Quant à la prévention et au recours au préservatif, voilà aussi une question qu'ils n'abordent jamais spontanément ; ils en parlent du bout des lèvres. Pourquoi ce silence ? La prévention, au même titre que le sentiment et la sexualité, relève



PHOTOS : D/F

de l'intimité, de prime abord généralement passée sous silence. L'intimité se raconte difficilement avec des mots.

Entre la peur du risque et l'amour qui s'annonce

Lorsque nos interlocuteurs entrent dans le détail de la rencontre, on comprend combien il est difficile de parler



ns



de prévention au moment où l'on fait connaissance avec cet autre qui inspire déjà des sentiments. Parler de préservatif, de statut sérologique, et de pratiques sexuelles viendrait rompre la magie de ces instants réservés à la séduction, à la découverte. La question du préservatif est remise à plus tard. Viennent le premier baiser, les premières caresses : il n'y a plus de place pour les mots.

Rencontrer un homme qui ne laisse pas insensible, et avec lequel on imagine peut-être déjà pouvoir faire un bout de chemin, rend la discussion sur le sida et la prévention indésirable. On craint de rompre le charme qui opère, de

mettre entre parenthèses la confiance qui s'installe, et dès lors le désir. Aborder le premier la question du sida et du préservatif, c'est prendre l'initiative d'introduire dans ces premiers moments l'idée du danger et du risque, si peu compatibles avec le sentiment et le désir qui s'éveillent ; c'est aussi prendre le risque de faire peur et d'installer le doute. Cependant quelques-uns l'ont fait ; le sida et le préservatif sont entrés dans la conversation, souvent brièvement et de manière maladroite. Les hommes interrogés racontent la même histoire. Lorsqu'ils ont rencontré leur compagnon, ils ont passé de longs moments, au téléphone, autour d'un verre ou d'un dîner, à parler, à se raconter leur vie, notamment leur parcours amoureux. S'ils ont parlé de sida et de prévention, c'est à cette occasion qu'ils l'ont fait.

Jean-Baptiste, 38 ans, commerçant, vit avec Marc, 30 ans, enseignant. Ils se sont rencontrés il y a trois ans et ont décidé de vivre ensemble et de signer un Pacs au bout de quatre mois ; aujourd'hui, ils habitent Paris. Avant sa rencontre avec Marc, Jean-Baptiste avait toujours utilisé le préservatif, même pour les fellations. Les premiers moments passés ensemble ont été l'occasion pour chacun de se raconter leur parcours. Livrer son expérience et son point de vue sur la prévention était pour Jean-Baptiste une manière de signifier à Marc qu'il en serait également ainsi entre eux. S'ils ont systématiquement utilisé le préservatif pendant plusieurs mois, cela n'a pas toujours été facile. Le préservatif est vécu comme une contrainte nécessaire et transitoire, dans l'attente du moment où des tests de dépistage simultanés donnent le feu vert à une sexualité conjugale sans protection.

L'exemple de Jean-Baptiste et Marc est exceptionnel, car rares sont les gays qui utilisent le préservatif de manière

systematique, en particulier pour les fellations qui, pour la plupart d'entre eux, présentent un risque de contamination mineur et négligeable. Cette attitude a été depuis longtemps cautionnée par les acteurs de prévention qui, en hiérarchisant les pratiques à risques, conféraient aux contacts bucco-génitaux un caractère peu dangereux. Aujourd'hui le discours de prévention a évolué, mais les esprits sont marqués et les habitudes tenaces. Ainsi Christophe (25 ans, enseignant, vit depuis un an, cinq jours sur sept chez Patrick, 35 ans, responsable de ressources humaines) pose une question qui n'en est pas vraiment une : « *Tu en connais beaucoup des mecs qui sucent une capote ?* »

Quant à la pénétration anale sans protection, tous les hommes que j'ai interrogés semblent en connaître les risques. Mais tous n'utilisent pas chaque fois le préservatif. Les raisons de cette absence de protection systématique sont diverses et difficiles à identifier. Il faut prendre en compte les parcours biographiques et rentrer dans le détail de la rencontre pour parvenir à formuler quelques pistes de réflexion. La perception et l'évaluation du risque sont tributaires des circonstances de la rencontre et des itinéraires individuels.

« On n'a pas utilisé de préservatif parce qu'on se faisait confiance »

Si aujourd'hui, pour Pascal, « *le préservatif est un mal nécessaire* » dans le cadre de relations extraconjugales, cela n'a pas toujours été le cas. Pascal, 40 ans, vit depuis trois ans à proximité de Bruxelles avec Olivier, 37 ans. Ils sont tous les deux universitaires. Olivier est le premier homme (et le seul) que Pascal ait rencontré. Pascal était alors marié avec une femme depuis plusieurs années et n'avait jamais utilisé de préservatif ; il dit d'ailleurs qu'il n'aime pas en utiliser. Sa rencontre



avec Olivier, à l'occasion d'une soirée chez une amie commune, coïncide avec la découverte de son homosexualité. Cela faisait déjà longtemps que Pascal s'intéressait à Olivier ; il avait pris de nombreux renseignements sur lui auprès de leurs amis communs. Si bien que lorsqu'ils se sont rencontrés et qu'ils ont commencé à discuter, Pascal avait déjà l'impression de le connaître un peu, ce qui a favorisé une « mise en confiance » rapide : « *Sans vraiment le connaître, je l'estimais par ce que j'entendais de lui... Je le trouvais très attirant ! Il était vraiment adorable et très craquant. Il me rassurait aussi par son apparence sympa et engageante.* » Ils ont beaucoup parlé, et, à la fin de cette première soirée, ont décidé de se revoir quelques jours plus tard. Ils ont fait l'amour pour la première fois un soir, chez Olivier. A ce moment-là, et aussi par la suite, ils ont fait l'amour sans préservatif et n'ont parlé du sida qu'au bout de plusieurs mois ; Pascal n'en donne pas les raisons, mais son témoignage nous offre quelques pistes de réflexion. Au moment de la découverte de sa propre homosexualité Olivier est une figure rassurante pour Pascal. De plus, ce qu'il dit à propos de « *l'apparence sympa et engageante* » d'Olivier ne va pas sans rappeler un mécanisme de protection imaginaire notamment mis en avant par Rommel Mendès-Leite (2), qui consiste à se fier à l'impression générale que dégage un individu. La confiance est l'argument avancé par tous ceux qui déclarent ne pas avoir utilisé de moyen de protection. Agé de 30 ans et travaillant en milieu hospitalier en tant qu'aide-soignant, Loïc est « pacsé » depuis un an avec Fabien, 35 ans, cadre en entreprise. Fabien est « *le seul amour de sa vie* », le seul homme qu'il ait connu. Cela fait trois ans qu'ils se sont rencontrés et deux ans et demi qu'ils vivent ensemble, dans une ville de taille moyenne du centre de la France. Durant le mois qui

a suivi leur rencontre, les deux hommes ont appris à se connaître, leur relation a gagné en intimité et ils ont commencé à avoir des relations sexuelles. Loïc distingue ces moments qu'il qualifie de « *câlins chauds* », de celui où ils ont fait l'amour pour la première fois et où ils ont commencé à pratiquer la pénétration. Lorsqu'il se remémore cette première nuit avec Fabien, Loïc dit qu'ils n'ont pas utilisé de préservatif. Au cours du mois qui a précédé cette nuit, Fabien et Loïc avaient évoqué rapidement la question du sida, sans toutefois décider de se protéger : sur la foi de tests de dépistage anciens, ils se supposaient tous les deux séronégatifs. Ils ont fait un test de dépistage simultané plusieurs mois après, mais ils n'avaient jamais utilisé de préservatif jusque-là, « *sauf par jeu* ». Loïc dit aujourd'hui qu'ils ont fait l'erreur de ne pas se protéger pour les premières pénétrations, mais le pense-t-il vraiment ? Selon lui, ils ne se sont pas protégés, parce qu'ils avaient confiance : « *Comment expliquer le no capote du début ? Je ne sais pas vraiment, tout bêtement peut-être. Fabien me faisait confiance, je lui faisais confiance, chacun se disant que s'il y avait le moindre risque nous ne le ferions pas [...]* ». Et en ajoutant que « *cette confiance ne s'est jamais démentie depuis* », Loïc confère une légitimité à l'absence de recours au préservatif. La confiance naissante et le sentiment de sécurité qui en découle, importants pour une première expérience, n'engagent ni Pascal, ni Loïc à envisager le risque éventuel d'une maladie sexuellement transmissible et à se protéger.

Le couple, vecteur d'un fantasme de sécurité

Les exigences de la prévention s'accroissent mal également du désir d'une intimité forte et rapide. L'amour naissant, le désir pour ce corps que l'on trouve attirant, l'envie de se connaître et

d'être proche de cet homme qui pourrait être bientôt son compagnon, président à la rencontre des corps. La première nuit intervient en général rapidement après la rencontre : il s'agit d'ancrer la relation nouvelle dans les gestes. La sexualité est alors à la fois vérification et fondement de la complicité et du sentiment. Dans ce contexte, le préservatif est bien souvent considéré comme un frein : un moyen de protection souvent inopportun au moment où les esprits et les corps aspirent à une intimité croissante. On peut alors supposer que c'est la perspective même de former bientôt et peut-être déjà un couple qui procure un sentiment de sécurité ; cette idée que le couple serait un frein à la prévention a été évoquée dans les analyses de Catherine Deschamps (3). La projection des deux individus dans un avenir conjugal, en leur procurant un sentiment de sécurité, voire d'immunité, rend le risque d'une maladie sexuellement transmissible, et particulièrement le sida, abstrait et lointain. ■

Jérôme Courduries, ATER en ethnologie
(université Toulouse Le Mirail),
centre d'anthropologie, Toulouse

Me

) Cette enquête est menée dans le cadre d'une thèse d'anthropologie dirigée par Agnès Fine, directrice d'études à l'EHESS (Ecole des hautes études en sciences sociales), et bénéficie d'une bourse de recherche de l'ANRS. L'enquête repose sur les témoignages de 32 hommes homosexuels, âgés de 22 à 50 ans, et vivant en couple avec un autre homme.

(2) R. Mendès-Leite, 1997, *Backrooms. Géographie « sexographique » de deux backrooms parisiennes*, Lille, Gai-Kitsch-Camp, p. 32.

(3) Dans son livre, Catherine Deschamps explique que c'est avec les femmes que les hommes et les femmes bisexuels abandonnent le plus volontiers les pratiques préventives. Elle avance l'hypothèse que, les femmes étant davantage, dans les représentations, associées à la durée et au couple, la norme du couple provoque un « fantasme social d'immunité », et favorise ainsi un abandon des gestes de prévention. C. Deschamps, *Le miroir bisexuel*, Paris, 2002, éditions Balland, pp. 247-248.